



AU ROI

Chassé, proscrit du royaume de France,
Au Canada, viens, Comte de Paris ;
Si ta devise est de foi, d'espérance,
Que, de par Dieu, le trône en soit le prix.
Chambord mourant te cède en apéage
Un droit divin qu'un drapeau disputa.
Recueille donc ce royal héritage :
Un trône en France, amour en Canada.

En son exil, Vive le Roi, quand même !
Viendra le jour où tu prendras ton rang :
N'achète pas le sacré diadème
Au prix de l'or, de la honte ou du sang.
L'or est aux Juifs, la honte est à la suite
De ce parti qui parla de drapeau.
Agis en roi, si la France t'invite,
Compte sur Dieu, sois ton propre héritier.

Le Canada, resté français, t'acclame
Heureux et fier de saluer en toi
Celui qu'en France, en silence, on réclame...
Sans crainte, ici, chantons : Vive le Roi !
Puisse l'écho jusqu'aux champs de Vendée,
A Quiberou, dans les landes d'Armor,
Dire à la France : Enfin, sois décidée...
—Vive le Roi !—Nous t'aimons plus encor.

LA VIE AMÉRICAINE

(Suite)

De ce qu'il y a des abus, comme je l'ai indiqué plus haut, il ne s'en suit pas qu'on doive condamner tout un système.

Les grands centres de population américaine devraient avoir des agences matrimoniales pour faciliter les relations et les unions entre jeunes gens.

C'est peut être un peu risqué ce que vous avancez là, direz-vous.

Aussi, je me sens de nouveau le besoin d'appuyer mon dire par le témoignage d'un écrivain qui sait dire de bonnes vérités sous une forme plaisante, dans le *Canadien des Etats-Unis*. M. Ch. L. de Salaberry se demande si le beau zèle des Américaines pour le mariage s'est refroidi et, répondant carrément non, ajoute :

Le fait que l'Allemand Mock, dont les journaux avaient publié les désirs, a reçu plus de cinq mille lettres de femmes qui toutes voulaient l'épouser, le feraient disparaître pour jamais. Malgré leurs autres petits défauts, nos sœurs ne se sont jamais fait tirer l'oreille pour remplir ce léger devoir. La différence est de savoir où se rencontrer. C'est le salon qui nous manque. Nous sommes là des milliers de garçons et filles qui soupirent les uns après les autres et nous ne savons où nous dénicher. Puisqu'il y a des *Exchanges* pour le pétrole, les actions de banque et mille autres articles de commerce, pourquoi n'y en aurait-il pas un pour la plus grande nécessité de la vie, qui est celle de l'homme pour la femme et de la femme pour l'homme ? Et que les gens mariés qui ont saisi leur poisson depuis longtemps ne viennent pas nous dire avec un air dégoûté que de semblables mariages seraient vides de bonheur, parce que les partis manqueraient de se connaître suffisamment. Et n'est ce pas seulement dans ces circonstances que l'on aime éperdument ? Le fait seul de choisir un consort de la sorte, sans consulter antérieurement les propos sangrenus d'un voisinage cancanier, dénote déjà une âme aimante et anxieuse de se prodiguer. Dans tous les cas, l'homme ne vit pas seulement de pain, il lui faut quelqu'un pour coudre ses boutons, raccommoder ses chaussettes et faire bouillir son pot au feu, sans parler de cette multiplication spécialement ordonnée par la loi nouvelle. Alors il a besoin d'une épouse ; et où la prendrait-il s'il n'a aucune connaissance parmi le beau sexe ? A Castle Garden, naturellement, et toujours à Castle Garden, tant qu'on ne lui en aura pas ouvert les portes d'un *Exchange* mieux pourvu et plus agréable.

Comme vous le voyez, la nécessité d'agences matrimoniales s'impose tellement, qu'il s'en est créé une par la force des choses.

Vous savez sans doute ce qu'est Castle Garden. C'est le lieu de débarquement des émigrants. On y voit passer des familles entières, des vieillards, quelquefois attirés par l'espoir d'une existence

meilleure ; des jeunes gens, qui ont au moins l'a venir devant eux, et des jeunes filles représentant tous les plus frais minois de la vieille Europe.

Celles-ci restent parfois longtemps à Castle Garden, en attendant une place. Ce n'est pas toujours celles qu'elles avaient rêvée, mais elles seront heureuses de la prendre faute de mieux.

La rapidité et la facilité des communications entre l'Ancien et le Nouveau-Monde, ont fait disparaître pour l'Européen cet âge d'or où l'on courrait au devant de lui, à l'arrivée de chaque bateau, pour lui offrir du travail. Malheureusement, ce n'est plus cela aujourd'hui. Il suffit d'aller faire une promenade à Castle Garden pour voir le nombre considérable d'émigrants qui sont là sans ressources.

Un tel état de choses ne pouvait manquer d'attirer l'attention des aspirants au mariage. Le chef du bureau d'immigration en sait quelque chose. Il ne se passe pas de jour que ce haut fonctionnaire ne reçoive quelque correspondance matrimoniale ainsi conçue :

M. le Commissaire,

Je demeure sur la frontière indienne, dans une contrée où les habitations sont très rares et les femmes encore plus rares. C'est vous dire tout le prix que l'on attache à celles-ci.

Longtemps j'ai résisté aux ennuis de la solitude et du célibat forcé, mais je suis à bout de résistance et j'ose m'adresser à vous pour m'offrir un terme à mon infortune.

Pour vous donner une idée de son intensité, il me suffira de vous dire que dans les premiers temps de mon établissement dans cette contrée sauvage, j'avais gardé l'habitude de porter des chaussettes—dernier vestige de la civilisation que je venais de quitter. Il m'a fallu, hélas ! renoncer à cette douce et innocente habitude. Mon cœur se gonflait à la vue de monceau de chaussettes jetées au rebut, grossissant de semaine en semaine. Et pas de gentille petite main pour mettre de l'ordre dans tout cela ! Aussi, je n'en porte plus de chaussettes, et, pour m'épargner le triste spectacle de mes pieds privés de cette enveloppe indispensable dans tout pays civilisés, j'en suis réduit à garder mes bottes des mois entiers. C'est que, voyez-vous, nous ne couchons pas sur des lits de roses.

C'est surtout lorsque je pense à la choucroûte que mes larmes sont prêtes à déborder. Il y a si longtemps que j'en ai savouré de cette bonne choucroûte, comme on sait bien la faire dans mon pays !

Aussi, je vous en conjure, monsieur le Commissaire, envoyez-moi parmi les jeunes filles disponibles à Castle Garden, une de celles qui savent le mieux préparer ce mets national. C'est l'essentiel.

Quant au reste, je n'en suis pas difficile ; entre vingt-cinq et trente ans, taille moyenne, figure assez avenante et teint frais, voilà mon affaire. Je ne chicanerai pas sur la longueur du nez ou des oreilles, la couleur des yeux encore moins sur celle de la chevelure, car vous le savez, c'est un article fort risqué dans nos parages. Dans les environs, les Indiens en ont enlevé une centaine, l'an dernier seulement, en en scalant les propriétaires. Mais ne dites pas cela à ma future ; ça pourrait peut-être la dégoûter de venir.

Dans l'espoir que vous voudrez bien vous intéresser à mon cas et m'envoyer le remède,

Je suis, monsieur le commissaire,

Votre dévoué serviteur,

FRANK HARTMANN.

P. S.—La meilleure manière est de l'expédier contre remboursement au fort de High Hill, où j'irai la chercher à cheval. Recommandez-lui bien de se munir d'une bonne provision d'aiguilles et de fil.

F. H.

Cette correspondance pourrait former un gros volume : je vous en ferai grâce. Mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est que cette prose singulière ait eu le don de provoquer la jalousie de certaines dames de New York.

Je ne comprends pas, écrit au Commissaire Mistress Prettymouth, avec une amertume mal déguisée, que les fermiers de l'Ouest aillent chercher des épouses à Castle Garden, et encouragent ainsi l'immigration des Européennes, alors que tant d'Américaines comme moi, jeunes filles ou veuves, seraient si heureux de porter le joug matrimonial.

Si ce pays-ci a besoin de protection, c'est assurément pour écarter cette concurrence déloyale que vient offrir sur nos propres marchés l'ambition des filles de l'Europe.

Les Allemands et les Français ont bien frappé d'interdiction à l'entrée de leurs ports notre beau porc américain, sous le fallacieux prétexte qu'il était trichiné.

Pourquoi donc, par de justes représailles, nos jeunes gens ne fermeraient-ils pas la porte de leur cœur à ces produits exotiques, malsains... pour nous, hélas !

Il y a là, monsieur le Commissaire, un sentiment de justice et de patriotisme qui ne vous échappera pas, et j'ai suis persuadée que vous ferez tout en votre pouvoir pour faire bénéficier vos compatriotes des demandes matrimoniales des fermiers de l'Ouest.

Pour mon compte personnel, je vous assure que je sais coudre un bouton de chemise et préparer la choucroûte

aussi bien que n'importe qui. Je ne demande qu'à me consacrer toute entière au bonheur d'un fermier en quête d'une épouse.

Dans l'espoir que vous voudrez bien m'honorer de vos faveurs, agréés, monsieur le commissaire, mes remerciements anticipés.

FANNIE PRETTYMOUTH.

P. S.—Si vous réussiez à me marier, je donnerai vos noms à mon premier-né.

F. P.

Louis de Saintes.

Les écrivains de toutes les littératures

ALPHONSE KARR

L'auteur des *Guêpes*, dont nous publions le portrait en première page, est fils d'un pianiste distingué, et était né le 24 novembre 1808. Après la mort de son père, il vécut d'abord modestement avec sa mère, aux environs de Paris, et obtint d'être chargé d'une classe de cinquième au collège Bourbon, où il avait fait lui-même ses études.

Sous la double influence du romantisme et d'une première passion qui lui fournit le sujet de ses débuts littéraires, il cultiva la poésie et envoya une pièce de vers au directeur du *Figaro*, qui répondit en lui demandant de la prose. Il devint dès lors, un des rédacteurs de la feuille satirique. Déçu dans son amour, il mit en prose le roman de sa jeunesse qu'il avait d'abord écrit en vers et, qu'il intitula : *Sous les Tilleuls*. Après ce roman, qui parut original, vinrent successivement : *Un heure trop tard*, *Fa dièze*, *Vendredi soir* et *le Chemin le plus court*.

Du grand nombre de romans ou ouvrages de fantaisie, publiés ensuite par M. Alphonse Karr, nous citerons encore : *Geneviève*, *Clothide*, *Feu Bressier*, *Voyage autour de mon jardin*, *la famille Alain*, *Histoire de Rose et Jean Duchemin*, *Fort en thème*, *les Soirées de Sainte-Adresse*, *Lettres écrites de mon jardin*, *la Pénélope normande*, *la Pêche en eau douce et en eau salée*, suivi du *Dictionnaire du pêcheur*, *Roses noires et Roses bleues*, etc. Tous ces romans ou recueils de nouvelles ont été plusieurs fois réimprimés en divers formats.

Au milieu de ces publications, M. Karr n'abandonna jamais le journalisme. Rédacteur en chef du *Figaro* en 1839, il fonda, au mois de novembre de cette même année, les *Guêpes*, petite revue aristophanesque, qui eut un succès des plus retentissants, attira au critique de vives inimitiés, voire même de la part de Mme Louise Collet, une tentative de meurtre qui, heureusement n'aboutit qu'à une égratignure. Les *Guêpes*, qui sont devenues, dans la suite, les *Guêpes illustrées*, ont été en partie réimprimées en volumes.

Après la révolution de 1848, Alphonse Karr se présenta sans succès aux élections pour la Constituante, dans la Seine-Inférieure. Il publia à cette époque, le *Livre des cent vérités* et fonda le *Journal*, où il défendit la politique modérée de la Constituante et du général Cavaignac.

Après le 2 décembre, Alphonse Karr se retira à Nice, où il s'occupa d'horticulture, objet d'une des passions les plus constantes de sa vie. Plusieurs fleurs, notamment un dahlia, portent son nom. Au milieu de son commerce, il publia de nouvelles séries de *Guêpes* : il reprit encore une fois ce genre et ce titre, en feuilleton hebdomadaire dans l'*Opinion nationale*, en 1869, puis dans le *Figaro*, sans y retrouver la verve qui avait tant contribué à leur succès. Le 13 janvier 1860, M. Alph. Karr fit représenter au Vaudeville une pièce en cinq actes, en prose, la *Pénélope normande*, tirée de son roman du même titre, et qui n'eut pas tout le succès que la direction du théâtre paraissait s'en promettre. En 1866, il donna au Théâtre-Français les *Roses jaunes*, comédie dont le sujet était emprunté à une gracieuse nouvelle.

Dans les dernières années de sa vie, Alphonse Karr s'était fait le coryphée des réactionnaires. Son volume *A l'encre verte* est une pitoyable attaque contre la République et une œuvre anti-patriotique. Depuis, il s'était condamné au silence. Ce fut un des esprits les plus alertes et les plus brillants de notre époque, un des maîtres de la chro-